

Jean-Pol BARAS

Les gilles Amis Réunis et Mitant-des Camps

Une histoire de cœur

UN CORON

Son appellation discerne l'endroit de sa naissance

Les terrils qui l'entourent révèlent sa raison d'être

Mitant-des-Camps.

La forêt des loups était bordée de champs. De la houille affleura.

Et des châssis à molettes, grands insectes de deuil, furent érigés.

D'emblée naquit un coron, spontanément, sans qu'une géométrie ne survienne.

Pas de cité ouvrière aux maisons bien ordonnées en carrés, autour du château patronal, mirador de vigilance productive.

Du bigarré. De l'hétéroclite. Un agglomérat de maisons somme toute banal.

Et cependant singulier.

Pas non plus de lieu de culte.

Aucune église n'y fut bâtie. Juste un petit temple antoiniste pour quelques croyants égarés, au bas de la chaussée dite de l'Olive...

Donc un peuple de mécréants.

UNE NAISSANCE

À chacun sa transcendance.

Les bistrots, nombreux assommoirs, procuraient de médiocres paradis artificiels.

La ducasse, une fois par an, dégageait des plaisirs ordinaires.

Il fallait davantage. Une occasion de se réaliser plus haut, plus fiers, plus majestueux

Appréhender le sacré sans sacrements.

Ce serait le carnaval, ce moment où, partout dans le monde, triomphent les mélanges de genres, d'ethnies, de coutumes, d'usages et, surtout, de statut social.

Être les rois, le temps d'une fête. Se froter à ceux de la ville. Devenir leurs égaux.

Peut-être même leurs supérieurs...

Chez nous, le roi du carnaval, c'est le gille.

Il y aurait donc des gilles à Mitant-des-Camps.

Les décisions les plus solennelles sont celles qui naissent dans les ripailles et les guindailles. La société *Les Amis Réunis* fut créée en 1878 au cabaret Larsimont, appelé *Riritte dèl manique*, par quelques énergumènes connus pour leur *spot*, sobriquet en usage dans le hameau, comme El Grand D'Jean, Fred El Corbeau, etc.

La légende allait commencer, tandis que les superlatifs seraient courtisés.

UN TRAIT UNIQUE

Le grand paquebot des chaleureuses réjouissances avait pris la mer. Hélas, les nuages assombrissaient le ciel. Des décennies infernales s'annonçaient.

Un demi-siècle d'enfer au cours duquel l'harmonie des constances émotives fut soumise au chaos des guerres meurtrières qui bousculaient tous les repères.

Toute tradition a besoin d'attache au passé. Le folklore n'échappe pas à la règle.

C'est pourtant le désarroi qui enfanta l'occurrence. L'histoire des Amis Réunis ne serait plus une histoire. Elle deviendrait épopée.

Une pluie de bombes britanniques sur la gare de formation toute proche engendra une fuite aux abris de fortune creusés dans les terrils. En s'y rendant, deux gaillards de la famille Piette narguèrent le malheur et défièrent le destin.

Ils inventèrent un chant d'espoir qui deviendra un hymne, celui des cœurs et du courage, de la volonté d'être et de vivre dans la joie.

L'hymne de la liesse surplombant la détresse.

L'hymne de la lévitation contrôlée, le cri d'une affirmation périlleuse et cependant inviolable, le chant de gloire des Amis Réunis :

Mitant-des-Camps ne périra pas !

La mélodie allait s'imposer, se rythmer en fanfare, et s'inscrire dans « Le Cahier », bréviaire des musiciens qui feraient danser les gilles de cette société, la rendant ainsi définitivement différente de toutes les autres.

DES FIGURES DE TÊTE

Retracer l'épopée d'un groupe d'hommes impose l'énumération d'une foule de patronymes, ceux de tous les sociétaires qui, chacun dans sa mission, si minime soit-elle, contribue à la réussite de l'ensemble, à l'épanouissement des aspirations euphoriques, à la création des griseries partagées.

Si, depuis 70 ans, quatre présidents seulement officièrent aux commandes, autour des deux Larcin, Ernest et Gaston, comme aux côtés des deux Depréter, Armand et Yves, une multitude de membres dévoués assurèrent la cohésion et la prospérité du collectif.

Un dictionnaire des noms propres liés aux Amis Réunis aurait sa raison d'être. Leur site informatique en témoigne à dessein.

Choisir, c'est renoncer.

Ne ravivons ici qu'un nom, celui de Jules Outlet, qui fut présent d'un bout à l'autre de son existence dans le quatuor des capitaines, éternel fidèle absolu, acteur des changements et des évolutions nécessaires, que l'habit de gille et ses attributs transformaient en élégance l'allure d'un gentleman.

Pas toujours très bavard derrière ses grosses lentilles qui lui prêtaient des yeux de biche traquée, Jules décryptait tout, il pensait à tout, et il délivrait des conseils précieux dans les réunions de comité.

LES FEMMES

Être femme de gille exige dévouement et sous-entend l'aide indispensable que requiert le héros de la fête, depuis l'art de s'habiller jusqu'à celui de se mouvoir, du petit matin jusqu'à la nuit avancée.

C'est si vrai qu'un célibataire éprouvera des difficultés à se parer de la tenue d'or et de plumes, qu'il aura besoin, d'une manière ou d'une autre, d'être accompagné dans son élan de ferveur.

En ces temps présents où la condition féminine renforce les rapports d'égalité, on soulignera que Les Amis Réunis avaient encore innové. À la fin des années cinquante, on décida que le mardi de Laetare, les hommes se travestiraient en costumes de fantaisie (les *mam'zelles*) tandis que leurs compagnes se pareraient de leur tenue de gille. Ce fut une formidable révolution dans les mœurs carnavalesques. Cette louable initiative, qui connaîtrait aujourd'hui neuve pertinence, laissa une conséquence propre au carnaval louviérois : en se dédoublant, Les Amis Réunis devaient fractionner leur orchestre en deux parties, ce qui, avec les chefs de musique et de batterie, s'avérait concevable, sauf sur un point : il fallait ajouter une grosse caisse.

Depuis lors, la plupart des sociétés de gilles louviéroises arborent une batterie assortie de deux caisses.

Ainsi, après l'hymne identificateur, Les Amis Réunis, dans l'originalité de leurs pratiques, marquaient de leurs spécificités l'image du folklore de leur ville.

Les ambitions des pères fondateurs laissaient leurs empreintes.

UNE RELÈVE

Les vacances d'été achevées, les enfants reprenaient le chemin de l'école. Lorsque survenait le troisième week-end de septembre, la ducasse de Mitant-des-Camps battait son plein. Tandis que la jeunesse se divertissait autour des manèges et des stands de jeux, les parents se délassaient dans les bals musettes, en particulier celui du *Café Au Grand Tor*, local des gilles Les Amis Réunis avant que le choix du *Café Au succès*, dans le centre-ville, ne s'impose. Quand la soirée touchait à sa fin, l'orchestre entamait des airs de gille.

Ces jours-là scandaient la première étape de la sensibilisation spontanée. Une sorte de courbe ascendante dans l'émotion instinctive d'un rituel bien charpentée imprégnait subrepticement les esprits et les comportements. Tantôt les gamins se retrouvaient dans les salles à manger afin qu'on leur apprenne à danser en les faisant tourner autour de la grande table, un ramon à la main ; tantôt ils dessinaient des plumes de chapeaux en élaborant des essais de couleurs.

D'autres apprenaient à jouer du tambour avec André Bouillez (Èl Gauchî), qui dirigeait une sorte d'école improvisée en plein air. Quand il distinguait un élément prometteur, il en faisait part au chef de batterie, Jacques Mansy, qui habitait au bout du coron, en face de la maison qui fut celle de Riritte, où l'on apposa une plaque pour le centenaire de la société. Jacques inspectait et recrutait. Hector Van Holder fut un des virtuoses formés sur place tandis que Daniel Outlet, le Mozart de sa génération, était déjà hors concours.

Les jours s'écoulaient, accentués par le calendrier des soumonces, après qu'un passage chez le louangeur, autour de la Toussaint, ne confirme la promesse des heures fastes et des sonorités envoûtantes qui gonflent la poitrine.

Ainsi se bâtit une communauté de familles rassemblées autour d'un projet de vie à traduire en saisons et jours d'allégresse.

En ce 21^e siècle désormais bien entamé autant qu'incertain, tous ceux qui battent le pavé de La Louvière et tous ceux qui les font danser sont conscients de leur identité : ce sont les héritiers d'un mouvement permanent qui alimente la meilleure des aventures, celle où l'on n'inscrit jamais le mot « Fin ».

C'EST EUX !

Quand l'ambiance carnavalesque a monté de quelques crans, que les gilles déambulent déjà depuis quelques heures dans les artères de la ville, des poignées de visiteurs avides d'amusement, des admirateurs occasionnels, parfois par essaims, s'orientent vers le Drapeau blanc, où les festivités prennent corps.

Parmi eux, on distingue des familiers, parents ou amis, désireux de retrouver la seule société qui les attire, celle des Amis Réunis.

On scrute de loin, on observe, on guette le signe qui permettra de les identifier.

Au regard, ce sont les majestueuses plumes d'autruche qui illustreront la recherche. Le poète Edgard Guerlus l'avait affirmé : « C'est toudî yeuss qu'ont les pus bias capias ».

À l'oreille, pas de problème non plus. Si l'hymne de Mitant-des-Camps résonne, la trouvaille est assurée. Autrement, il faut pister les virevoltes de la batterie. Une pirouette imaginée par Jacques Mansy (Ah ! Cette priorité laissée à la caisse dans la musique de *Mère tant pis* !...) est toujours repérable.

Alors, celle ou celui de la bande qui a perçu le particularisme s'écrie : « C'est eux ! »

Pas besoin de citer leur nom. C'est eux, Les Amis Réunis, les pionniers de la beauté populaire, les héritiers d'une ambition naturelle, celle de traduire et de léguer par la fête la leçon et la raison de vivre.

Jean-Pol BARAS